



**HAL**  
open science

**Le poète, métier et vocation : à propos de La Décision  
d'Yves Bonnefoy. Fonder sur l'épiphanie, de Patrick  
Werly**

Thomas Morisset

► **To cite this version:**

Thomas Morisset. Le poète, métier et vocation : à propos de La Décision d'Yves Bonnefoy. Fonder sur l'épiphanie, de Patrick Werly. Cahiers philosophiques, 2024, N° 176 (1), pp.111-115. 10.3917/caph1.176.0113 . hal-04655824

**HAL Id: hal-04655824**

**<https://hal.science/hal-04655824v1>**

Submitted on 22 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

**Le poète, métier et vocation**  
**à propos de *La décision* d'Yves Bonnefoy. *Fonder sur l'épiphanie* de Patrick Werly**  
Thomas Morisset  
CRHI, Université Côte d'Azur

*La décision* d'Yves Bonnefoy, paru en 2021 chez Hermann, est la seconde monographie que Patrick Werly a consacré au poète français, après *Yves Bonnefoy et l'avenir du divin*, paru chez le même éditeur en 2017. Elle se compose de quatre chapitres intitulés « L'épiphanie, un fondement paradoxal pour la poésie moderne », « L'épiphanie, une illusion? », « La poésie au regard de l'épiphanie » et « L'intermittence de l'épiphanie et la décision qu'elle implique ». Ces titres indiquent bien quel est l'objet principal du livre mais, avant d'en venir plus précisément au traitement de cet objet, une autre question se pose : à quel genre ce livre se rattache-t-il ?

On pourrait croire qu'il s'agit d'un commentaire de l'œuvre poétique bonnefoyenne au regard de cette notion d'épiphanie. De tels moments de commentaire existent (voir notamment la belle lecture du poème « Passant auprès du feu » p. 130 et suiv.), mais l'essentiel du dialogue se fait avec les écrits théoriques de Bonnefoy. On notera, d'ailleurs, que le livre contient la retranscription de quelques fragments d'entretiens inédits menés par Patrick Werly il y a une douzaine d'année. Parler de sa « décision » pourrait alors indiquer que nous sommes face à une biographie du poète. Cette dimension biographique existe, sous deux modalités : l'évocation d'événements de la vie du poète et son évolution intellectuelle au cours du temps (notamment p. 264 et suiv. à propos du rapport de Bonnefoy à la gnose). Mais cette dimension biographique, essentielle, n'est pourtant que le matériau de ce qui constitue, non pas l'objet, mais la destination du livre : l'étude de l'épiphanie « d'un point de vue épistémologique et surtout ontologique » (p. 337) qui conduit en même temps à traiter philosophiquement de la singularité d'Yves Bonnefoy,

Devenir poète est une décision singulière de ce dernier, motivée certes par les circonstances particulières de sa vie, mais aussi par une gravité et une portée générale qui sont explicitées dans cette phrase : « Est poète, pourrait-on dire, celui qui fait de l'épiphanie ainsi comprise et interprétée le fondement d'une existence vouée à en témoigner » (p. 165). La décision d'être poète engage donc la définition de la poésie, de l'épiphanie et de la place sociale de pareil métier. Et plus encore, cette décision pratique réclame et se fonde sur une décision métaphysique : celle qu'il y ait de l'être, c'est-à-dire « [le] fait qu'il y ait du sens à l'existence et que des significations soient possibles » (p. 244), dimension qui apparaît dans l'événement singulier et épiphanique, lorsque depuis et avec le langage on peut faire retour vers le monde lui-même, au lieu de s'en éloigner, contre l'oubli et la séparation d'avec le monde que bâtissent le langage quotidien et le langage conceptuel.

L'ampleur de cette double décision imbriquée dépasse donc de très loin la seule poétique bonnefoyenne : elle constitue l'inscription conceptuelle de l'œuvre et de la vie du poète. Celles-ci apparaissent alors comme des véhicules remarquables et singuliers de cette épiphanie dont on trouve, dans les arts, d'autres manifestations, au moyen d'une poésie définie à la fois de manière technique comme musicalité et de manière existentielle comme vocation (p. 162 et p. 328). Rendre compte de cette décision de fonder sur l'épiphanie, c'est donc à la fois rendre compte d'une pensée poétique qui opère à la lisière de la philosophie, mais surtout saisir l'intrication entre le particulier et le général qui se met en place tant dans la pensée de la décision que dans la poésie qui en découle. Comprendre et expliquer cette intrication, ce que j'appelais plus haut « singularité », n'est alors pas seulement faire l'histoire de la pensée d'un seul homme : c'est en même temps explorer

une pratique de réception de l'œuvre, attentive à ce qui s'y joue sensiblement. Par cette tâche, c'est donc au genre philosophique que ce livre me semble avant tout se rattacher, en se plaçant, par ses différents concepts-clefs, à un point de rencontre entre métaphysique, philosophie de l'art et philosophie du langage.

Cet engagement philosophique se lit dès l'introduction, dans laquelle Patrick Werly explique qu'il abordera l'épiphanie « comme de la conscience qui saisit le sensible dans son unité non-sensible et qui réunit de ce fait le sensible et le non-sensible, le visible et le non-visible, le monde et l'existence » (p. 15). On a donc affaire, non pas tant à une phénoménologie de l'épiphanie (qui serait une manière philosophique possible de se rapporter à cela et que le livre croise brièvement par endroit) mais à une esthétique de l'épiphanie, utilisant un matériau de pensée empruntant à diverses traditions philosophiques, avec la rigueur imposée par l'attention à l'expérience elle-même.

Le premier chapitre propose une approche de ce concept d'épiphanie dans son rapport à la poésie. Après un moment historique qui permet de situer l'acception moderne de l'épiphanie par rapport aux termes de hiérophanie et de théophanie, le paradoxe qui donne son titre au chapitre apparaît : comment la pratique médiante, en ce qu'elle use du langage, qu'est la poésie peut-elle prendre pour objet et matière cette expérience de l'immédiateté d'une unité avec le monde qu'est l'épiphanie et « dont le propre est d'avoir lieu à la limite du langage » (p. 26) ? En tant que « mode de la conscience » l'épiphanie se manifeste sous deux modalités temporelles : l'épiphanie est ou bien la saisie d'un présent, qui n'est pas sans rappeler le *moment of being* woolfien (p. 35, cet exemple revenant en plusieurs endroits du livre), ou bien la ressaisie d'un passé (p. 46), se rapprochant alors de l'anamnèse proustienne. Le paradoxe est alors en partie résolu par l'idée que l'épiphanie n'est pas rétive aux mots, auquel cas la poésie serait impossible, mais qu'elle est tout de même rétive aux concepts (p. 52).

Dire que l'épiphanie est une matière pour le poème, ce n'est pas dire que les poèmes bonnefoyens sont uniquement les récits d'expériences singulières d'un homme particulièrement éveillé et sensible à « l'événement de conscience » (p. 46) qu'est l'apparition d'une présence. L'œuvre bonneføyenne ne dit pas seulement des épiphanies, elle use d'un langage lui-même épiphanique (p. 61), c'est-à-dire que, par un travail spécifique qui sera précisé lors du troisième chapitre, elle offre au lecteur la possibilité d'une lecture faisant, à son tour, advenir une épiphanie. Celle-ci sera nécessairement différente, dans sa particularité vécue, de celle du poète (car l'on ne met pas les mêmes expériences sous les mêmes mots) mais partagera, nonobstant, une communauté quant à la qualité et à la direction de l'expérience.

Le deuxième chapitre part du problème suivant : cette volonté de retrouver l'immédiateté des choses par l'épiphanie n'est-elle pas illusoire ? Cette question oblige à affronter différentes objections, de la théorie freudienne de la régression à la nature du langage, et permet plusieurs clarifications conceptuelles. Ainsi est affirmée la dimension anhistorique de la poésie, comme ce qui répond, par delà les styles et les époques, à un besoin de venue à l'être à travers et en réponse à la séparation que produit le langage (p. 82). Davantage, cette expérience poétique de restauration de l'être ouvre à une « transcendance dans l'immanence » (p. 98) laïcisée, qui se définit comme « l'être singulier de toute chose, dans son unicité » (p. 109), unicité qui ne signe pas une irrémédiable séparation entre les êtres, mais, au contraire, « fait affleurer le niveau où se déploie l'Un » (*ibid.*). Il faut noter, au travers de ce vocabulaire plotinien qui peut prendre une coloration mystique, tout l'importance du caractère simple et quotidien de cette transcendance : l'expérience de l'Un (ou de la présence, ou de l'indéfait – sur le lien entre ces termes, voir p. 59) est celle de la

restitution d'une unité avec ce monde qui est le nôtre (p. 197) et qui permette de trouver, au sein même de notre finitude, quelque chose d'infini (p. 116).

L'un des enjeux principaux du troisième chapitre est de comprendre ce que nous fait la poésie, singulièrement celle d'Yves Bonnefoy, mais toute poésie qui peut se reconnaître dans ce mouvement ; quant à savoir si la poésie se limite à cette poésie – si la poésie, ou, du moins, le poétique en ce sens, peut aussi avoir lieu au cinéma, par exemple – c'est un nœud que le livre permet de méditer, car telle n'est pas sa question. C'est dans ce chapitre qu'est particulièrement examinée la continuité possible entre l'expérience de l'auteur et celle de la réception, en proposant une enquête particulièrement riche et stimulante sur la notion de symbole (p. 188-210). Cette notion se trouve définie de la sorte : « le symbole est donc ce qui surgit dans le mot, quand celui-ci se dégage du concept et fait apparaître, pour une conscience, la chose dans son unicité, dans son infini » (p. 204). La pratique poétique de Bonnefoy use de ces symboles, à la fois comme symbole biographique (comme l'oiseau et le ravin) permettant au poète de garder contact avec son expérience première, mais aussi comme symbole que ce mouvement vécu passe au lecteur – de la même manière que le tesson qu'est originellement le *symbolon* pouvait passer d'une génération à une autre, tout en manifestant un même lien d'amitié entre deux parties. Par là s'explique la prévalence, dans la poésie de Bonnefoy, des mots simples capables de porter cette charge symbolique qui ne soit pas imposition d'une signification, mais un mouvement d'ouverture. On est donc ici face à une conception dynamique et ouverte du symbole : le symbole témoigne d'un lien, mais ne définit pas entièrement la qualité de ce lien.

La dernière partie du livre s'intéresse à la structure et au rythme de l'épiphanie, qui est dite intermittente. Or, cette intermittence est annoncée, au début du chapitre, comme étant caractéristique de l'épiphanie « dans la modernité » (p. 211), ce qui engage deux questions : quelle est cette structure et comment comprendre cette idée de modernité ?

À la première question, le livre apporte une réponse claire en disant que l'épiphanie a pour condition l'absence, qui est comme le fond sur lequel celle-ci se déploie et auquel le sujet est ramené au sortir de l'événement épiphanique (p. 217). Mais cette image est encore trop statique, car la relation entre l'absence et l'épiphanie est aussi temporelle : l'épiphanie est le temps fort d'un temps faible auquel il faut savoir ne pas céder car ce temps faible, c'est la tentation nihiliste du langage qui ne reconnaît pas l'être des choses pour lui-même et qui ramène vers « l'expérience de l'indifférence du monde physique » (p. 223). Ce rythme est celui qui est mimé par la poésie dans l'iambe (une syllabe brève, une syllabe longue), comparaison qui permet d'insister sur la nécessaire et heureuse liaison entre ces deux temps. Les deux sont nécessaires pour un rythme, chaque temps contribuant à la valeur de l'autre : le temps faible est l'envers du temps fort, mais il est aussi et surtout le temps de « l'attente » et de l'espoir de ce temps fort (p. 220).

Il faut noter que l'expression de cette épiphanie n'est pas nécessairement poétique, au sens de la forme littéraire : à nouveau, Woolf et Proust sont convoqués comme exemples d'œuvres construites autour de la double structure épiphanique (mais peuvent-elles alors être qualifiées de « poétiques » en un sens plus large et métaphysique ou seulement d'œuvres épiphaniques ? Nous en revenons à ce nœud). En revanche, ce sont deux œuvres phares de la modernité littéraire, ce qui nous ramène à la seconde question évoquée.

En effet, à la suite de la discussion de ces œuvres, Patrick Werly pose explicitement la question suivante : « il faudrait se demander dans quelle mesure cette intermittence de l'épiphanie n'est pas une conséquence de la découverte de l'inconscient ou de sa prescience tout au long du

XIX<sup>ème</sup> siècle, ou même si elle n'en est pas une figure » (p. 226). Cette question pose une très grande difficulté. En effet, la structure épiphanique de la poésie n'est pas que liée au temps long de l'histoire humaine, elle a aussi une base transhistorique inscrite dans le temps bref de la vie individuelle : toute langue crée une séparation d'avec le monde et crée donc un besoin d'être que vient combler l'événement épiphanique en permettant un retour temporaire vers l'indéfait. Comment articuler ces différents niveaux de temporalité ? Faut-il comprendre que l'épiphanie est effectivement née au XIX<sup>ème</sup> siècle, mais alors n'est-ce pas affaiblir ce caractère transhistorique pourtant essentiel à la thèse bonnefoyenne ? Ou bien faut-il comprendre que cette « prescience » de l'inconscient permet de prendre pleinement conscience de cette intermittence jusque là, sinon inaperçue, du moins insuffisamment pensée ou articulée ? Faut-il alors penser un progrès de la poésie (au sens hégélien d'une progression vers la découverte de son propre concept) grâce et dans cette découverte, au sens où une caractéristique essentielle de l'expérience poétique et de la vocation du poète s'est pleinement révélée ? La question est laissée ouverte et on espère qu'elle trouvera un traitement à sa mesure dans un ouvrage ultérieur.

Après ce parcours, le double intérêt du livre de Patrick Werly apparaît donc. Du côté de l'histoire des idées, il rend compte d'une pensée singulière et poétique, ayant choisi de tourner le dos à la seule écriture conceptuelle tout en ne cessant de dialoguer avec la philosophie et, de ce fait, ayant un grand intérêt pour certains courants de la métaphysique et de la phénoménologie contemporaine. Du côté de la philosophie esthétique, il introduit l'épiphanie comme concept opératoire pour penser certaines expériences de création comme de réception qui ne sont pas bonnefoyennes, et dont la fécondité semble pouvoir s'étendre au-delà du seul domaine littéraire.